Case
FRC
3189

LE DINÉ
DU GRENADIER,
A BREST.
DIALOGUE PATRIOTIQUE,

M+W 5646

ACTEURS.

CŒUR-DE-ROI, grenadier arrivant des Indes.

LA FRANCHISE, autre grenadier des troupes de ligne.

GAUDICHON, laboureur.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

LE DINÉ DU GRENADIER, A BREST.

DIALOGUE PATRIOTIQUE.

CŒUR-DE-ROI.

EH ! bon jour, La Franchiſe; ſacred. . . . que je ſuis réjoui de te revoir, tu entres à propos chez M. Fricot, j'allois me mettre à table avec notre ami Gaudichon, que j'ai rencontré à mon débarquement, parbleu tu te mettras à côté de moi, tu ſeras le troiſieme.

La Franchise.

Très-volontiers, mon camarade, il y a fo. . . . long-temps que je ne t'ai pas vu,

j'ai cru le diable m'emporte, que tu avois caſſé ta pipe.

Cœur-de-Roi.

Ma foi, ce n'eſt pas ma faute, j'ai fo. . . . bien fait ce qui falloit pour ça, mais en revanche je ſuis bien érinté, j'arrive du diable, je viens de l'Inde, où j'étois allé avec un couſin, qui, ſauf votre reſpect, a crevé, & ma laiſſé une centaine de louis que je rapporte.

Gaudichon.

Ah! M. Cœur-de-Roi, combien ça va faire de plaiſir à M. votre frere qui a un régiment.

Cœur-de-Roi.

Qu'appelles-tu, mon frere qui a un régiment! eſt-ce que le curé ſeroit devenu aumônier?

Gaudichon.

Oh! que non M. Cœur-de-Roi! votre frere le curé n'a pas voulu jurer, on l'a chaſſé de la cure, il n'eſt plus au village; mais votre frere Tiennot a juré tout courament comme un livre, & il a emmené le régiment & le tambour pour aller chercher les ariſtocrates.

Cœur-de-Roi.

Nom d'un tonnerre ! ſi je conçois un mot à tout cela, que le diable me torde le cou ! dis donc, La Franchiſe, eſt-ce que Gaudichon eſt devenu fou ?

La Franchiſe.

Non fo. . . . ! tout ce qu'il t'a dit eſt vrai ; le curé eſt chaſſé, & Tiennot eſt major du régiment du diſtrict qui eſt ſur la frontiere.

Cœur-de-Roi.

Mais f. . . . dis-moi donc ce que c'eſt que cette comédie là ?

La Franchiſe.

Quoi ! tu ne ſais pas : c'eſt qu'ils diſent que nous ſommes devenus libres.

Cœur-de-Roi.

Et c'eſt pour cela que Tiennot eſt major d'un régiment ?

La Franchiſe.

Oui, mon ami.

Cœur-de-Roi.

Eh bien ! ſi les ſoldats reſſemblent au

major, je veux fo. . . . les tous manger à la crapaudine. Mais, dis-moi, comment le roi a-t-il pu nommer ce bougre d'imbécille, major d'un régiment ?

La Franchiſe.

Parbleu, ce n'eſt pas le roi qui l'a nommé, c'eſt ſon régiment.

Cœur-de-Roi.

Comment f. . . . ! ce ſont les régimens qui nomment les officiers ; c'eſt du nouveau celui-là.

La Franchiſe.

Mais c'eſt un régiment de volontaires.

Cœur-de-Roi.

Ah ! j'entends, ils ne ſont pas payés.

La Franchiſe.

Qu'eſt-ce que tu dis, ils ne ſont pas payés, leur paie eſt double de celle des troupes de ligne ; on donne fo. . . . aux ſoldats quinze ſous, & aux officiers à proportion.

Cœur-de-Roi.

Comment fo. . . . ! qu'eſt-ce que cela veut donc dire, eſt-ce qu'ils doivent ſe battre tous ſeuls ?

La Franchise.

Je t'en fouts, au contraire, en campagne nous devons aller les premiers, mais dans la ville ils ont le pas.

Cœur-de-Roi.

C'eſt-à-dire fo. . . . qu'ils doivent être les premiers au bordel & les derniers au feu : je ne ſuis plus étonné qu'on ait choiſi Tiennot pour major ; mais dis-moi, quel eſt le bougre qui a fait cet arrangement ?

La Franchise.

Ma foi, je n'en ſais rien ; ils ſont une compagnie ; mais demande ça à Gaudichon, il eſt juge, il en ſait plus que moi.

Cœur-de-Roi, s'adreſſant à Gaudichon.

Comment ſacred. . . . . tu es juge ! Mais quels ſont les jeanfo. . . . . qui ſe font juger par toi ? Eſt-ce que tu n'es plus ſerrurier ?

Gaudichon.

Oh que ſi, M. Cœur-de-Roi ! mais ils ont dit comme ça que puiſque je limois le fer, je dérouillerois bien leurs affaires, qu'elles étoient moins dures ; & comme ils me donnent ſix cents livres, je leur dis au plus

droit ce qui est de convenance dans la chose d'un chacun.

Cœur-de-Roi.

Parbleu j'ai bien mal fait de m'en aller ; j'aurois sacred. . . accroché quelque chose, je serois devenu. . . . , & que sait-on, je serois peut-être devenu évêque.

Gaudichon.

Ma foi, M. Cœur-de-Roi, vous croyez badiner ; mais je vous aurois donné ma voix bien plutôt qu'au fils de Gaudinet, qui palsangué est évêque avec une mitte.

Cœur-de-Roi, en prenant de l'humeur.

A ça Gaudichon, sais-tu bien que ce n'est pas à un vieux lapin comme moi, qu'on en revend, & qu'à la fin je me lasse de ces bougres de contes-là. . .

La Franchise.

Ne te fâche pas, tu as tort, tout ce qu'il t'a dit est fo. . . . vrai.

Cœur-de-Roi.

Comment, sacrebleu ! ce qu'il m'a dit est vrai ; mais quel foutu boucan est donc arrivé, la peste a-t-elle couru le pays, qu'on a

été obligé de prendre Tiennot pour major, Gaudichon pour juge, & Gaudinet pour évêque ? Nom d'un tonnerre, je crois que je rêve ! eſt-ce que je ne ſuis pas en Bretagne ?

Gaudichon.

Non, M. Cœur-de-Roi, vous êtes dans le département du Finiſtere.

Cœur-de-Roi.

Eh bien fo..... en voilà encore d'un autre ! Comment la Bretagne a auſſi foutu le camp ! Nom d'un diable ! dites-moi donc tout de ſuite ce qui eſt arrivé.

Gaudichon.

Mais, M. Cœur-de-Roi, c'eſt que nous ſommes devenus la nation.

Cœur-de-Roi.

Eſt-ce que, fo.... nous n'étions pas déjà la nation ?

Gaudichon.

Ah ! c'eſt qu'aujourd'hui nous ſommes tous égaux !

Cœur-de-Roi.

Quoi ! vous êtes tous riches ?

Gaudichon.

Il s'en faut beaucoup.

Cœur-de-Roi.

Vous êtes donc tous gueux ?

Gaudichon.

Ma foi, à-peu-près ; cependant il y en a encore qui ont de grandes fortunes, comme les banquiers, les agioteurs, les anciens députés.

Cœur-de-Roi.

Mais, fo..... comment ont donc fait les grands seigneurs & les financiers pour se ruiner ?

Gaudichon.

C'est la nation qui leur a tout pris.

Cœur-de-Roi.

Ah, fo....! & qu'est-ce qui a profité de leur dépouille ?

Gaudichon.

Personne.

Cœur-de-Roi.

Mais qu'est-ce qui gagne donc à tout cela ?

Gaudichon.

Ma foi, je n'en sais rien, ils ont dit que c'étoit pour payer les dettes de l'état. La nation a pris aussi tous les biens du clergé.

Cœur-de-Roi.

Mais comment vivent donc les prêtres, les curés, les évêques & les religieux ?

Gaudichon.

Ah ! on impose sur nous cent trente-trois millions par an, pour remplacer ce qu'on leur a pris.

Cœur-de-Roi.

Mais les dettes de l'état sont donc payées ?

Gaudichon.

Oh que non vraiment ! elles sont augmentées de beaucoup.

Cœur-de-Roi.

Mais qu'a-t-on donc fait des biens de l'église, dont la vente a dû produire des sommes énormes ?

Gaudichon.

Ma foi, on n'a jamais voulu nous le dire.

Cœur-de-Roi.

C'eſt-à-dire, fo..... que les biens ſont mangés, & qu'il faut à préſent payer les eccléſiaſtiques ! Et les pauvres, qui vivoient auſſi des biens de l'égliſe, comment les nourrirez-vous ?

Gaudichon.

Ah ! il faudra bien impoſer pour eux !

Cœur-de-Roi.

C'eſt bien dit ; mais comment, fo..... acquitterez-vous tous les impôts ?

Gaudichon.

Ma foi, nous n'y avons pas ſongé ; nous ne penſions qu'au plaiſir d'être libres.

Cœur-de-Roi.

Mais f..... qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette liberté ? Eſt-ce que vous n'obéiſſez plus à perſonne ?

Gaudichon.

Oh que ſi ! nous obéiſſons à la nation, à la loi, à MM. nos députés, & puis aux jacobins.

Cœur-de-Roi.

Mais fo..... nous ne connoiſſions pas tant de maîtres avant mon départ ; qu'eſt-ce que c'eſt que les députés, ces jacobins !

Gaudichon.

Ma foi, ce ſont ceux qui ont bien écrit qu'il falloit brûler les châteaux, & pourſuivre les prêtres & les ſeigneurs.

Cœur-de-Roi.

Comment ! eſt-ce qu'on auroit fait quelque mal au ſeigneur du village, à M. de Gercourt, à mon parrain ?

Gaudichon.

Oh mafi ! on ne lui a rien laiſſé, on l'a pillé, comme ſi c'avoit été la guerre, on a mis le feu après, il n'y a pas plus de château que ſur ma main ; & s'il n'avoit pas pris ſes jambes ſur ſon cou, il étoit pendu déjà.

Cœur-de-Roi.

Ah grand Dieu ! mais qu'eſt-ce qu'il avoit donc fait ?

Gaudichon.

Ma foi, rien ; mais on avoit écrit que

c'étoit un ariſtocrate, & qu'il falloit en faire fin.

Cœur-de-Roi.

Comment, fo...! ſans motifs, on a arrangé de la ſorte un brave & ancien militaire, qui nourriſſoit tant de pauvres, qui parloit avec tant de bonté à tout le monde, qui m'a fait tant de bien?

Gaudichon.

Oh! pour ça, il n'y a pas le mot à dire; il eſt bien vrai.

Cœur-de-Roi.

Mais dites-moi donc qui ſont les jeanfo.... qui ont fait ces horreurs-là?

Gaudichon.

Ma foi, les premiers étoient droit ceux qu'il fourniſſoit; & puis mafi tous les payſans du village, & des voiſins s'étoient réunis. Oh! ce ſont des bons patiotes, ils ſont preſque tous dans le régiment de Tiennot.

Cœur-de-Roi.

Comment, fo.....! Charlot n'a pas caſſé les os à tous ces bougres-là?

Gaudichon.

Parguille ; tout au contraire, M. Cœur-de-Roi, on a encore eu bel & bien de l'argent ; mes deux petits lurons me rapportoient tous les jours quelques pieces de douze sols : il faut convenir qu'ils y prenoient peine. Droit dès le matin jusqu'au soir, ils crioient comme des perdus : *vive la nation, vive le tiers-état.* Et s'il passoit un prêtre ou un noble, crac, ils couroient comme des petits serpens, & étoient toujours les premiers à les assauter.

Cœur-de-Roi.

Sacré mille escadrons, & tu étois assez coquin pour souffrir tout cela ?

Gaudichon.

Et, parguille, ils disoient comme ça que c'étoit bien fait ; & pis, dame, si je n'avois pas été bon patriote, je ne serois pardi pas devenu juge.

Cœur-de-Roi.

Nom d'un fo..., bon patriote ! comment, les bons patriotes, suivant toi, sont donc ceux qui insultent, qui pillent, qui brûlent, qui assassinent les gens tranquilles, les gens

de bien ? Sacré mille tonnerre, si tu ne connois pas mieux ta jugerie, tes pratiques sont bien foutues : c'est moi qui te le dis. Tiens, je vais te dire & te faire voir ce que c'est qu'un bon patriote. C'est un homme qui aime son roi, qui chérit sa patrie, qui met son bonheur & sa gloire à la défendre contre ses ennemis ; qui, comme La Franchise ou comme moi, peut montrer d'honorables blessures sur sa poitrine ; tiens, regarde, (il ouvre sa veste) vois si ces preuves de patriotisme ns valent pas bien les pieces de douze sols que tu as reçues, ainsi que tes gueux d'enfans.

Gaudichon.

Oh ! mais, s'il y avoit eu des taloches à accrocher, je n'y serois pas allé déjà.

La Franchise.

Tiens, Cœur-de-Roi, tu te fâches, & cela ne m'étonne pas ; mais tu es fo..... heureux de ne t'être pas trouvé dans tout ce bacanal ; tu es vif, tu te serois fait tuer. J'ai tout vu, tout entendu, tout observé ; si j'ai été dupe un moment, je ne le suis plus. Ecoute-moi ; je vais te dire en deux mots ce qui a produit toutes les horreurs qui t'étonnent.

Le

Le roi étant honnête homme, convoqua les états généraux, afin d'aviser aux moyens de payer les dettes sans trop charger ses sujets. Le clergé & la noblesse qui sentoient les besoins de l'état, renoncerent d'abord à tous leurs priviléges pécuniaires; c'est-à-dire, qu'ils consentirent à payer au roi comme tous les gens de la campagne, & en proportion de leur propriété; ce qui seul auroit suffi à l'acquittement de la dette; ils ne demandoient qu'à conserver leurs priviléges d'honneur qui ne coûtent rien à personne, comme par exemple notre titre de grenadier, & le droit que nous avons de monter les premiers à l'assaut: privilége, fo...., que nous n'abandonnerons pas....

Cœur-de-Roi.

Et bien! sacrebleu, cela étoit beau de leur part; est-ce qu'on ne les a pas bien remercié?

La Franchise.

Ah! tu vas voir les remercîmens qu'on leur a fait. Comme les députés du tiers-état étoient endoctrinés par les ennemis du roi, se trouvant les plus forts, ils se déclarerent *assemblée nationale souveraine*; ils firent des

papillotes des mandats qu'on leur avoit donnés, se foutirent des sermens qu'ils avoient faits de les suivre, & se disant la nation, ils devinrent les tyrans. On soudoya la canaille de Paris, pour aller, dans les nuits des 5 & 6 octobre 1789, assassiner le roi, & toute la famille royale; mais le coup ayant manqué, on amena le roi prisonnier à Paris. Il a voulu se sauver, mais on l'a ratrappé; & pour tromper davantage, on le force à dire, écrire & sanctionner tout ce qu'on veut; en sorte que le peuple séduit, croit obéir au roi quand il n'obéit qu'à ses foutus geoliers.

Cœur-de-Roi.

Les sacrés mâtins! comment, millions d'éclat de tonnerre, on n'a pas encore coupé les oreilles à ces j.... f.... là?

La Franchise.

Comme les sacrés gueux se doutoient bien qu'ils ne pourroient consommer tous ces crimes, tant qu'il y auroit des corps qui leur résisteroient, ils ont dépouillé l'église, supprimé la noblesse, la magistrature; ils se sont foutus de la religion; ils ont voulu forcer les prêtres à y renoncer par un serment: les honnêtes gens n'ont pas voulu le prêter;

alors ils les ont chaſſés pour mettre à leur place tous les malotrus de moines ; en chaſſant les magiſtrats, ils ſe ſont fait nommer juges ; ils ſe ſont emparés de tous les revenus, de toutes les richeſſes de l'état ; ils n'ont rien payé, ils ont augmenté la dette des finances, & ont fait de grandes fortunes qu'ils ont placé en grande partie chez l'étranger.

Cœur-de-Roi.

Je ne ſuis fo.... plus étonné que mon frere le curé n'ait pas juré ; ça toujours été un brave homme, je l'en aime bien davantage, & je promets f..... de lui envoyer une bonne partie de l'argent que j'ai rapporté. Mais à quoi connoît-on ces bo.... de jureurs ? car le premier que je rencontre, il eſt f.... ſûr que je lui crache deſſus.

La Franchiſe.

Ah ! parbleu, cela ne ſera pas difficile ; tu ne te trompes pas entre une putain & une honnête femme : c'eſt, fo...., la même choſe ; ils ont tous un maſque de jeanfoutrerie ſur le muſeau, qui te les fera diſtinguer à cent pas.

Cœur-de-Roi.

Mais, dis-moi, comment le peuple a-t-il

pu voir tranquillement toutes ces infamies ?

La Franchiſe.

Les ſcélérats ont cherché d'abord tous les moyens de faire haïr ce qu'ils vouloient détruire, ils ont répandu que le roi étoit un deſpote qui s'oppoſoit au bien de ſes ſujets; ils ont dit que les prêtres & les nobles étoient des ariſtocrates qui étoient les ennemis du peuple, qu'il falloit prendre ce qu'ils avoient, les piller, les incendier, les tuer; que ſi on ne les détruiſoit pas, on étoit perdu ſans reſſource; & lorſque les payſans dans une province, étoient aſſez bêtes pour les croire, qu'ils pilloient, brûloient ou maſſacroient leurs prêtres & leurs ſeigneurs, alors ils écrivoient vite, dans toutes les autres provinces, que les prêtres & les nobles étoient des ariſtocrates, qui mettoient tout à feu & à ſang; & de cette maniere, à force de tromper le peuple, ils ſont parvenus à détruire ſans obſtacles tous les corps qui auroient pu ſoutenir le roi, & défendre ſes vrais intérêts de ſes ſujets.

Gaudichon.

Mafi, je n'ai jamais ſu un mot de tout cela; j'ai cru qu'il falloit, pour le bien,

brûler & tuer les ariſtocrates ; & quand je criois *vive la nation*, je ne ſavois pas qu'on nous diſoit de faire cela pour du mal.

La Franchiſe.

Eh bien ! cependant quand tu entendois crier vive la nation, c'eſt comme ſi on avoit dit vive cette engeance infernale d'aſſemblée, ou vive cette canaille ſoudoyée qui a été aſſez vile, aſſez corrompue pour attenter à la vie du roi, & commettre des milliers d'autres forfaits ; auſſi tu as vu que tous ces cris ont toujours été les préludes des coquineries qu'ont fait ces démocrates.

Gaudichon.

Mais, M. la Franchiſe, à vous entendre, il ne faudroit être ni ariſtocrats, ni démocrats ; cependant il faut bien être quelque choſe.

La Franchiſe.

Mon ami, il faut être royaliſte, embraſſer le parti du roi, de notre bon roi, qui eût rendu ſon peuple heureux, ſi ces j . . . . f . . . de députés n'avoient pas été des ſcélérats.

Cœur-de-Roi.

Ah ! fo . . . . . , je ſuis royaliſte juſqu'au

fond de l'âme, buvons à la ſanté du roi, de ce bon roi. Je jure ſur mon ſabre, que tout le ſang que j'ai dans les veines coulera pour le tirer des mains des j..... f..... qui le retiennent.

La Franchiſe.

Je le jure de même, & de tout mon cœur. Buvons (ils boivent enſemble.)

Cœur-de-Roi.

Ce qui m'étonne, eſt que la troupe n'ait pas foutu le tour à tous ces gueux-là.

La Franchiſe.

Tu as raiſon; mais les bo.... de coquins qui en avoient peur ont uſé d'adreſſe; ils ont ſemé, parmi les ſoldats, des idées d'intérêts; on leur a préſenté l'anarchie & la licence ſous la forme de la liberté; le vin & les filles ont été les moyens dont ils ſe ſont ſervi pour les ſéduire. On les a excité contre leurs ſupérieurs, en diſant qu'ils étoient des ariſtocrates; & après avoir anéanti leur force, en faiſant perdre aux ſoldats la confiance qu'ils avoient dans leurs officiers, & aux officiers l'eſtime qu'ils avoient de leurs ſoldats, ils ont pouſſé l'impudence

jusqu'à leur faire jurer de maintenir leurs exécrables opérations.

Cœur-de-Roi.

Quels coquins! mais, fo....., que signifient ces sermens faits dans l'exaltation & l'ivresse, des sermens que toutes les loix de la justice & de l'honneur réprouvent? Si on t'avoit fait jurer de tuer ton pere, de tuer ta mere, est-ce que tu te croirois lié par ce serment? Ne seroit-ce pas un crime pour celui qui l'auroit exigé? c'est, fo....., la même chose. Est-ce que la besogne de ces gueux-là ne tue pas le roi, ne tue pas la patrie, la religion, toutes les loix? Est-ce que le roi n'est pas ton pere? Est-ce que la patrie n'est pas ta mere? C'est donc de leur part une jeanfoutrerie de plus d'avoir demandé ce serment. Eh! sacredieu, il va bien à des coquins, qui se sont foutu du serment qu'ils avoient fait à leurs commettans, de vouloir qu'on jure, qu'on ne les pendra pas pour nous avoir trompé.

La Franchise.

Parbleu, tu prêches un converti; les sermens qu'ils ont exigé de nous, est à mes yeux un de leurs grands crimes.

Cœur-de-Roi.

Mais qu'eſt-ce qu'ont dit de tout cela les braves officiers, notre colonel, notre capitaine ?

La Franchiſe.

Sacredieu, ce qu'ils ont dit, ils ont failli d'en crever de chagrin, & ne pouvant pas voir davantage ce boucan-là, ils ont paſſé à l'étranger pour s'en revenir avec eux en France.

Cœur-de-Roi.

Oh! fo.... tant pis, les ennemis de la France doivent toujours être en horreur à des français, & quelque tort qu'ait envers nous la patrie, nous ne devons jamais oublier que c'eſt notre feconde mere.

La Franchiſe.

Mais ſacredieu, ce n'eſt pas ce que tu penſes. Tu ne ſais donc pas que les freres du roi, que le prince de Condé & ſes enfans les princes de Bourbon & d'Enghien ſe ſont ſauvés de France; que toute la nobleſſe, que tous les royaliſtes ſont allés les joindre; que toutes les puiſſances de l'Europe, touchées des horreurs qu'ils eſſuient, leur donnent des forces : qu'ils n'entreront en France que pour faire ceſſer l'anarchie, que pour faire ceſſer les crimes,

que pour remettre le roi sur son trône, & qu'il ne sera fait de mal qu'aux factieux qui oseroient s'opposer à la paix & au bon ordre qu'ils viennent de rétablir ; ils sont actuellement à Coblentz.

Cœur-de-Roi.

Ah ! bravo, mon cher camarade, bravo, j'en serai, je le jure ; je ne me sens plus de mes fatigues ; j'y vole. Ah ! fo.... je vais revoir mon colonel, mon capitaine. Je vais encore avoir pour général le prince de Condé ; c'est en servant sous lui, fo.... que j'ai reçu les blessures que je porte ; il verra que je suis le même, & que Cœur-de-Roi ne bronche pas dans le chemin de l'honneur. Mais quelle route faut-il prendre ? car fo..... je ne veux pas coucher ici ce soir.

Gaudichon.

Mais M. Cœur-de-Roi, vous le savez bien, vous êtes allé plusieurs fois à Coblentz.

Cœur-de-Roi.

Beau bougre de conte ! tout ce qui existoit depuis mille ans est au diable ; tu dis que je ne suis plus en Bretagne, que ces mâtins l'ont emportée ; est-ce que je puis deviner si les chemins n'ont pas foutu le camp avec elle ?

Gaudichon.

Mais M. Cœur-de-Roi, il faut que je vous dise que peut-être vous serez arrêté : le régiment de Tiennot est sur la frontiere pour empêcher qu'on ne sorte de France.

Cœur-de-Roi.

Nom d'un fo.... on m'auroit laissé entrer pour m'empêcher de sortir ; ah, sacredieu ! c'est une chose curieuse ; il faudra bon nombre de ces soldats de quinze sols pour arrêter Cœur-de-Roi. Je jure Dieu que s'ils me disent un mot, j'en châtre une douzaine.

Gaudichon

Peut-être bien, M. Cœur-de-Roi, comme vous êtes un soldat de troupe, dont auquel il ne faut rien dire, ils vous laisseront passer ; mais du moins il faut laisser ici votre argent, car il leur est bien défendu d'en laisser sortir.

Cœur-de-Roi.

Million de tonnerre, que je laisse mon argent ! ah ! fo... ça n'est pas dangereux ; le premier bougre assez hardi pour vouloir me fouiller, je jure sur mon âme qu'il n'en fouillera plus d'autre, & je te promets de t'envoyer sa

patte. Allons, mes amis, jeſpere bientôt vous revoir, achevons la bouteille : à la ſanté des princes français & de tous les bons royaliſtes.

La Franchise & Gaudichon.

Nous le voulons bien, & c'eſt de bon cœur. (Ils boivent ensemble).

La Franchise.

Tu es bienheureux, Cœur-de-Roi, tu vas voir tous ces bons princes, dis-leur bien que tous les ſoldats ſont toujours français, qu'ils ſont toujours prêts à verſer leur ſang pour leur roi.

Cœur-de-Roi.

Oui, fo.... je leurs direz, & tu peux en être bien sûr. (En frappant ſur ſon verre). Holà ho, M. Fricot ?

M. Fricot en habit d'officier national.

M. ques qu'il y a pour votre ſervice ?

Cœur-de-Roi.

M. ce n'eſt point vous que j'ai appellé ; c'eſt M. Fricot, c'eſt l'obergiſte.

M. Fricot.

M. c'eſt moi, c'eſt que je ſuis allé faire manœuvrer ma compagnie, & je n'ai pas encore déshabillé mon uniforme.

Cœur-de-Roi.

Ma foi, M. le capitaine, vous eussiez mieux fait de faire manœuvrer vos casseroles, que votre compagnie; car nous avons fait un foutu dîné.

M. Fricot.

Messieurs, je suis bien fâché; une autre fois on fera mieux; mais j'étois de service pour l'exercice, & vous entendez bien que la nation....

Cœur-de-Roi.

J'entends que la nation, quand vous êtes cuisinier, veut que vous fassiez vos fricassées, sans faire rire le monde, en vous attachant à une épée qui est, fo...., bien sûre de mourir vierge. Mais quesce que je vous dois? Je paie pour ces Messieurs.

M. Fricot.

M. c'est quatre livres.

Cœur-de-Roi.

Fo...., M. le capitaine, vous me faites payer diablement cher l'honneur de manger chez vous; vous étiez plus modeste avant votre mascarade; mais c'est un avertissement; tenez, voilà un louis d'or, rendez-moi.

M. Fricot lui donnant quatre assignats de cinq livres.

Tenez, M. voilà votre compte.

Cœur-de-Roi.

Qu'appelles-tu mon compte, queſque tu me donne-là, eſce que je te demande des images?

M. Fricot.

M. ce ſont quatre aſſignats qui valent chacun cinq livres.

Cœur-de-Roi.

Fo.... tu dis que ça vaut cinq livres; eh bien, tu peux t'en torcher le cul, je ne les prendrois pas pour cinq ſols.

M. Fricot.

Mais M. c'eſt l'aſſemblée nationale qui l'a décidé de la ſorte, vous ne pouvez pas les refuſer.

Cœur-de-Roi.

C'eſt l'aſſemblée nationale qui l'a décidé; eh bien, tu peux lui dire qu'elle s'aille faire fo.... avec ſa déciſion, & pas tant de raiſon, rends-moi ſur-le-champ de l'argent.

M. Fricot.

Monſieur, à vous entendre, on voit bien que vous êtes un ariſtocrat.

Cœur-de-Roi, en sautant sur son sabre et lui courant après.

Qu'appelles-tu, ariſtocrat? attend, jean-foutre, attend; je te vais apprendre à faire l'exercice d'une autre maniere.

M. Fricot se sauve. Mde Fricot arrivant toute essouflée.

Eh mais! meſſieurs, qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce tapage? queſqui eſt donc arrivé? pour quelle raiſon voulez-vous maltraiter mon mari?

Cœur-de-Roi.

Ah! le jeanf...., il a bien fait de dégueniller, je lui foutois en bas le nez & les oreilles d'un coup d'eſpadon; le mâtin vouloit me donner ces quatre paperots pour vingt francs.

Mde Fricot.

Mais, monſieur, mon mari a raiſon, ils les valent, perſonne ne les refuſe.

Cœur-de-Roi.

Je vous fais voir que ſi : ne me raiſonnez pas, vite de l'argent, ou je fous en déroute votre gargote, avec le capitaine & toute ſa compagnie.

Mde Fricot.

Ah, monſieur, il ne faut pas tant de tapage ; ça m'eſt égal, voilà de l'argent ; mais il n'eſt pas bien de manquer à ce que veut la conſtitution.

Cœur-de-Roi.

Allez-vous-en au diable avec toutes vos bougreries.

Mde Fricot.

Ah ! monſieur, nous avons juré la conſtitution, elle tiendra.

Cœur-de-Roi.

Vous avez juré votre contuſion ; eh ! ſacredieu, vous le déjurerez, c'eſt moi qui vous le dis. Vous devez ſavoir, mde. Fricot, que tout ce qui commence par un c... finit toujours par être foutu.